

Des roses avec épines

Assis à la terrasse d'un café du port, l'homme savourait sa bière fraîche à petites lampées. Soudain, sorti d'on ne sait où, un chat noir fit tomber le couvercle d'une poubelle. Alerté par le bruit métallique, le vieux marin tourna la tête ; son regard fut amarré par quelque chose d'insolite.

Une rose blanche venue de nulle part était posée sur le sol, comme sortie de terre subitement. Sa mémoire raviva la douleur ancienne. Il se râcla la gorge, arrêta les larmes avec un geste large, quitta précipitamment la terrasse et alla s'appuyer au muret qui regardait le port.

Ses jambes flageolaient, il ne pouvait pas rester là.

Il marcha jusqu'à sa voiture, jurant de ne plus remettre les pieds dans ce port. A ce moment-là une femme arrivant en sens inverse, l'aborda, déroulant sur lui un regard incroyablement intense.

Son bouquet de roses blanches à la main, elle lui demanda avec un fort accent étranger s'il était d'ici. Elle voulait voir la maison qu'avait habitée Anna, une belle maison couverte de roses. Une maison qu'elle tenait en photo dans la main. Vous connaissiez Anna peut-être ?

Anna avait arrêté brutalement sa voiture quand elle l'avait aperçu à contre-jour. Il faisait du stop, pieds-nus dans des chaussures ouvertes et portait sur l'épaule un sac de toile épaisse.

« Je vous ai vu au dernier moment à cause du soleil » avait-elle dit.

Et il était monté à côté d'elle.

Elle avait tout de suite remarqué ses sandales parce qu'elle aimait poser ses yeux sur les chaussures des hommes. Elle prétendait que le choix qu'ils faisaient permettait de deviner leur caractère.

Il lui avait demandé si elle aimait la mer et elle avait répondu « oui ». Quelques minutes plus tard, il avait effleuré sa main pour lui signifier qu'il voulait descendre là, tout près du port et ses yeux, bordés de cheveux frisés l'avaient troublée.

« Comment vous appelez-vous ?

- Milo. Si vous n'êtes pas pressée venez voir Marie-soleil. » Elle avait suivi l'homme qui se retourna et lui demanda : « et vous, qui êtes-vous?

- Anna ».

Il avait souri en pensant « c'est un prénom qui me plaît ».

Milo lui avait donné la main pour l'aider à enjamber la filière. Sur le battant de bois à l'entrée elle avait remarqué un noeud de la trinité, cet entrelacs de cordelettes que l'on trouve en Irlande. Joli message de bienvenue.

Elle était descendue à l'intérieur du bateau et ses yeux avaient glissé sur la beauté du bois.

« Teck de Birmanie », avait-il dit en caressant la table.

Elle avait délacé ses espadrilles, mettant à nu ses pieds aux ongles peints et s'était sentie rougir. Un frémissement avait parcouru le bateau. Quelque chose venait d'entrer en elle par effraction, ouvrant la porte secrète tenue fermée jusqu'à maintenant.

Pourtant, malgré cette joie intime qui s'immisçait, elle était partie après le premier verre, promettant à Milo de le revoir. Mais où ?

Il avait donné une adresse en expliquant qu'il retapait une petite maison à ses heures perdues.

Au moment où les lueurs timides de l'aube éclaircissaient sa chambre, Milo se réveilla, perturbé par quelque chose d'insaisissable. On était samedi et il voulait monter un muret dans l'angle de son jardin avec des pierres qu'il avait entassées depuis des mois. Du beau granit qui

se laisse porter facilement quand on le prend dans le bon sens. Il aimait le contact brut avec la matière.

Il commença son travail avant qu'il ne fasse trop chaud et s'absorba complètement jusqu'à midi. Il allait hisser encore une belle pierre quand il vit arriver Anna.

Enfin ! la revoilà...

Assis sur le muret ils se mirent à bavarder. Dans sa cage suspendue à un arbre, le canari de Milo restait muet, écoutant les babillages de ceux qui sautillaient de branche en branche. Il pencha la tête d'un côté et de l'autre, comme pour mieux entendre. Et soudain...il se mit à chanter, chanter.

« C'est comme s'il chantait à tue-tête la mélancolie des barreaux de la cage, tu ne trouves pas? interrogea Anna.

- Peut-être, mais connais-tu un animal qui prenne la vie à la rigolade? »

Anna était détendue et avoua qu'elle voudrait une maison avec une chambre ouverte sur le ciel. « En bateau, tu peux voir les étoiles » avait répondu Milo. Et ils étaient rentrés déjeuner. Après le repas, elle s'était retirée sur la terrasse en disant : « Je me sens comme un héron qui étend ses ailes pour planer. C'est beau la vie, tu ne trouves pas? »

Milo avait continué son mur avec énergie jusqu'au moment où le ciel avait viré au bleu-gris. Puis ils avaient regardé monter la lune bien astiquée. Ils évoquèrent le temps présent qui se construisait malgré eux, du vide qui se remplissait et du charme qui précédait les grandes décisions.

« Tu pleures? » avait demandé Milo.

Ils étaient préoccupés par un indéfinissable tourment ombré de nuit. Anna parlait de l'heureux et de l'anxieux qui la faisaient hésiter, oscillant entre la solitude qu'elle aimait et la vie à deux. Et ce fut ainsi que le corps assis-debout, dans un demi-sommeil, ils passèrent la nuit, observant les lueurs qui pâlissaient sur l'horizon matinal.

Après cette nuit blanche, il n'avait fallu que quelques semaines à Anna pour débarquer chez Milo avec ses bagages. Elle lui demanda de planter des rosiers « pour marquer sa présence » avait-elle souligné gravement. Il avait aimé cette idée et la laissa choisir les plants et l'emplacement. Elle voulut des rosiers blancs, « blancs comme cette fameuse nuit décisive » avait-elle ajouté avec un brin de malice.

La vie à deux s'installa et devint lisse malgré les absences du marin. A chaque retour, il jetait un coup d'œil aux rosiers et constata un jour, admiratif : « Trois ans seulement pour atteindre le premier étage, tu es une fée, Anna. »

Elle ajoutait qu'elle aimait les roses pour leur parfum, parce qu'il faut une profonde inspiration pour en découvrir la subtilité.

Certains jours où il était d'humeur paresseuse, il la suivait sur le chemin qui conduit à la côte. Elle installait son chevalet dans la lumière exquise. Elle parlait de *la pure beauté en émoi* en ouvrant sa pochette de pinceaux. La main légère commençait à caresser les mirages d'eau, à la recherche de la lumière errante pour la fixer avec une petite spatule, en écrasant l'acrylique. Elle peignait un royaume, comme une affamée.

« J'aime les mondes invisibles que tu suggères » disait-il, oubliant sa main sur l'épaule d'Anna qui laissait faire. Elle le regardait dans l'immensité du paysage océan et savourait le moment où le soleil tombait en poussière.

Parfois, c'était au chuchotement de l'aube qu'Anna déplaçait son chevalet près du port pour y peindre des bateaux qui ne bougent pas, des bateaux qu'elle sentait gonflés d'histoires. Au fond de ses yeux se perdaient les débris de souvenirs qu'elle ne partageait avec personne. Mémoire en bandoulière, sourire figé.

Les roses blanches qui grimpaient sur la façade de la maison, donnaient des signes de faiblesse avec cette chaleur. Les volets étaient tirés pour garder la fraîcheur de l'endroit et la musique jouait en sourdine. Anna ne voulait pas risquer d'arroser le chat qui dormait en bas, non loin du canari silencieux. Les roses attendraient la fraîcheur du soir, se dit-elle.

Elle poussa les volets d'un geste brusque, reçut la tiédeur de l'été comme une haleine et s'éloigna pour mettre les couvercles sur les pots de verre encore brûlants. L'après-midi de confitures se terminait. Elle croqua des toasts recouverts de confiture nouvelle, ramassant les miettes au bout de l'index humide.

Près du fauteuil, elle prit une lettre de Milo. Ses lettres étaient rares. Il écrivait de la main gauche, cela se voyait à la manière de signer son prénom, de béquiller la dernière lettre. Il devait incliner son stylo en appuyant fort.

Elle voudrait lui parler mais on ne téléphone pas n'importe quand à ceux qui sont en mer.

Il y a un mois, il l'avait serrée dans ses bras, dégageant une odeur d'herbe coupée. Mais il ne tient pas en place, c'est un marin. Et elle le sait.

En cinq ans il lui avait promis une fois d'arrêter de partir...

Alors, se dit-elle avec rage, comme je n'ai besoin de personne, je ne trouve personne. Personne c'est mon ami. Il faudrait qu'elle éclaire les ombres qui ourlaient les plis de son cœur. Discerner le brillant de l'opaque dans la lumière noire de cet amour vécu en pointillés.

Le crépuscule était là maintenant.

Cette nuit, dormirait-elle avec la pleine lune qui va monter dans un ciel beau comme une fontaine ? Et toi Milo ?

Chaque été, il passait du temps auprès d'elle, dans ce petit port de la pointe de Bretagne. Les pieds dans l'eau, la liberté accrochée au cœur et un goût de sel sur les lèvres. Son activité préférée, c'était la pêche un peu loin de la côte. Il guidait d'une main sûre, son embarcation dans les courants, regardant toujours au loin pour repérer les indices d'endroits poissonneux.

Un jour de calme plat, il revint avec un fou de bassan dans les bras. Cet oiseau avait reçu un coup de fusil sur son aile blanche. Anna les accueillit avec une surprise joyeuse et dit que ces deux oiseaux-là faisaient la paire.

Anna et Milo avaient regardé longtemps le large, le matin où ils avaient assisté à l'envol puissant de leur protégé. Mais c'était dans le silence de la nuit que ce grand oiseau blanc revenait parfois.

Rentrant d'une belle pêche aux maquereaux, il trouva Anna assise au jardin, un pinceau tombé près d'elle. Elle ne peignait jamais dans le jardin. Que se passait-il ?

Elle ne bougeait pas. Elle ne bougerait plus. Elle s'était évadée à jamais de la vie.

Le jardin devint soudain un champ de bataille : des plumes tombèrent des branches des grands pins. Pas de bruit, pas de vie pourtant. Un chat ? Mais où ?

Anna qu'est-ce que tu fais à partir ainsi, en plein soleil, sans un mot, avec un papillon posé sur ton genou et des framboises qui attendent dans un bol ?

Dans le désespoir blanc qui l'avait submergé, Milo avait songé à déménager. Mais les caisses qui encombraient sa tête étaient trop lourdes. Il avait patiné longtemps dans le flou qui obscurcissait sa vie au fil des mois.

Il était devenu indomptable tout comme les rosiers qui avaient étendu leurs griffes au-delà du muret et entaillaient tout ce qui passait à leur portée.

Il avait vendu cette maison. Le bateau aussi avait été vendu et il avait embarqué comme cuisinier sur un thonier aux Seychelles.

Oublier. Partir. Effacer.

Milo venait d'éviter de justesse un chien en vadrouille qui errait sur la route, indifférent aux voitures qui passaient. Comment cette inconnue était-elle arrivée jusqu'à lui ?

« C'est à cause du chat noir de ce maudit café du port », gronda-t-il.

Il jura plusieurs fois, envahi d'une franche colère que les verres de bière ne calmaient pas et qui commençaient à lui chauffer le sang.

Quand le chien recroisa Milo, il avait une patte abîmée et claudiquait, visiblement anéanti.

Par chance, il ne pleuvait pas encore.